

LA

COLONISATION FRANÇAISE

EN GUYANE.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DE LA COLONISATION FRANÇAISE EN GUYANE.

Au seizième siècle.

Ce fut au commencement du seizième siècle que la France et le Portugal commencèrent à coloniser leurs possessions de l'Amérique équinoxiale.

Ces premières années du seizième siècle sont au nombre des plus remarquables de l'histoire. La race européenne venait de retrouver les trésors d'anciennes civilisations disparues, et de découvrir un monde jusqu'alors caché dans les brumes de la mer Atlantique.

Les explorateurs des vieilles civilisations et des terres nouvelles se présentèrent en foule. Les terres nouvelles, surtout, furent assiégées par une bande innombrable de découvreurs et de conquérants. La cupidité et l'esprit d'aventure ont plus de prise sur les hommes que l'amour du vrai et la recherche scientifique.

L'Amérique était à peine révélée que les nations de l'Eu-

rope se mettaient à s'en disputer les lambeaux. Elles se firent de longues guerres pour se réserver le monopole du droit de déposséder, d'asservir et de massacrer les Américains. A la fin, chacune eut sa part. On vit surgir de nouvelles Frances, de nouvelles Angleterres, de nouvelles Espagnes, un nouveau Portugal...

Au commencement du seizième siècle, la France était une des mieux partagées sous le rapport de l'étendue des terres qu'elle avait su s'adjuger, tant au nord qu'au centre et au sud du nouveau continent : nous avons une nouvelle France, une France équinoxiale, une France antarctique. Mais la métropole ne sut pas garder ses conquêtes, et celles d'entre elles qu'elle conserva, elle ne sut pas les utiliser.

Le territoire où elle n'obtint, au prix des plus grands sacrifices, que les plus minces résultats, est un des plus beaux des deux mondes. C'est la province à laquelle on avait donné, au début, le surnom ambitieux de France équinoxiale.

Cette région, située sous un climat chaud mais relativement sain, à l'embouchure du plus grand des fleuves de la terre, revêtue d'une végétation splendide, n'a guère prospéré entre nos mains. Elle est aujourd'hui plus déserte qu'au jour de la découverte, car la race indigène a disparu et nulle autre n'a pris sa place.

La terre dont les Lacendamine, les Humboldt et les Agassiz ont exalté la fécondité et les richesses, est suffisamment connue aujourd'hui pour que nous ne rééditions pas ici des lieux communs géographiques.

Chacun connaît la toute-puissance de végétation des Guyanes, les ressources infinies du sol et du sous-sol, et personne n'ignore non plus l'état d'abandon et de marasme dans lequel se trouvent ces belles contrées. Cette misère elle-même, ce marasme, cette espèce d'impuissance à se développer et même à vivre, ont des causes qui, depuis long-

temps, n'ont absolument rien de mystérieux. « L'imperfection des institutions politiques, dit Humboldt, a pu, pendant des siècles, convertir en déserts des lieux où le commerce du monde devait se trouver concentré, mais le temps approche où ces entraves disparaîtront. Une administration vicieuse ne pourra pas toujours lutter contre les intérêts réunis des hommes. Les émigrants d'Europe afflueront un jour dans les régions équatoriales du nouveau continent, contrées dont la nature a elle-même annoncé les magnifiques destinées par la configuration du sol, par l'embranchement prodigieux des fleuves et par la proximité des deux grandes mers qui baignent l'Europe et l'Asie. »

Jules Duval explique et précise pour nous la pensée de Humboldt : « Des cinq nations qui se partagent l'Amérique équinoxiale, dit-il, c'est la France, il faut le reconnaître, qui a administré sa conquête avec le plus de maladresse. Et, après trois siècles écoulés, notre œuvre en Guyane peut aujourd'hui nous être jetée à la face comme une injure et comme un défi. »

Ce fut un compagnon de Christophe Colomb, le navigateur espagnol Vicente Yanez Pinçon, qui, en 1500, releva le premier les côtes de Guyane. Parti de Palos, il traversa la mer des Sargasses, aborda au cap Saint-Augustin, traversa le courant de l'Amazone, coupa la Ligne, donna dans cette région son nom à une rivière qui devait causer deux siècles de tourments à la diplomatie, suivit la côte jusqu'au Maroni et à l'Orénoque, et revint en Europe par le grand large. Le littoral de la future France équinoxiale figura dès lors sur les cartes de géographie.

L'histoire de cette contrée présente sept époques bien

distinctes. La première est celle de la recherche cosmopolite de l'Eldorado; la seconde, celle des compagnies féodales; la troisième, celle de l'esclavage et des réductions; la quatrième, celle de la première liberté; la cinquième, celle du retour de l'esclavage; la sixième, celle de la seconde liberté; la septième, qui est l'époque actuelle, est celle de l'or.

Première époque : Recherche cosmopolite de l'Eldorado.

Dès l'origine, cette terre fut un pays de chimères et de vanité. Le littoral était à peine reconnu, que, sur la foi de narrations fabuleuses, des aventuriers de toutes provenances se lançaient dans l'intérieur des terres.

Ils allaient conquérir le fameux Eldorado, où l'or remplaçait la pierre. Manoa del Dorado était une ville bâtie sur les bords du lac Parime, que l'on devait atteindre en remontant l'un des fleuves de la contrée. Il va sans dire que ni la ville ni le lac n'ont jamais existé. Les Indiens ont l'imagination fertile, et les aventuriers aussi. Les premiers avaient dit aux seconds qu'il existait dans les montagnes un chef dont le palais était pailleté d'or. Les Européens ne surent pas traduire intelligemment : il s'agissait de quelque chef du centre qui habitait une grotte aux parois micacées. Ils en firent une ville aux toits d'or massif, où devait s'être réfugié, avec tous ses trésors, le dernier des Incas.

Jusqu'en 1720, l'administration, dans sa sollicitude éclairée, patronna vivement les expéditions partant à la recherche de la ville d'or. A cette époque, on voit encore un gouverneur, appelé Claude Guillouet d'Orvillers, envoyer, aux frais de la colonie, et sans succès, cela va sans dire, un déta-

chement qui périt à la recherche de la mystérieuse et introuvable cité. Ce fonctionnaire est en somme excusable, car des hommes de la plus haute valeur payèrent de leur vie leur croyance à ce roman ridicule, témoin l'illustre Walter Raleigh.

Ce conte mythologique avait pourtant un fond sérieux. On a découvert, il y a trente ans, des placers d'or d'alluvion dans notre Guyane. Mais, hélas! quelques nègres de peu d'orthographe et de peu de probité, — c'est la moralité de la fable de l'Eldorado, — dépensent maintenant en œuvres peu édifiantes les millions que la fortune aveugle a jetés en leur poche; les jeunes créoles vont mourir dans le Grand Bois au service de cette engeance, et le gros de la population descend tous les jours quelques-uns des derniers échelons de la misère.

Pendant que les premiers spécimens de la race placérienne s'abattaient au seizième siècle sur la colonie, les premiers essais de culture furent également entrepris. Ceux des louches aventuriers que la frayeur des dangers à courir attachait au rivage, cultivèrent un peu pour ne pas mourir de faim. Dès qu'une bouffée de courage leur venait au cœur, ils prenaient le chemin du plateau, c'est-à-dire de la fortune. Généralement ils ne revenaient plus.

Mais ces traînants de l'armée des *conquistadores* n'étaient pas des Cincinnati. Pour l'ordinaire, leurs essais agricoles se bornaient à des vols de bestiaux et de denrées alimentaires, accomplis aux dépens des Indiens du pays. La race américaine étant moins que celle de Cham disposée à se résigner à la servitude, les représailles ne se firent pas attendre. De part et d'autre on se mangea. Mais; pendant un siècle, les Indiens tinrent bon, sans reculer d'un pouce. Et plus il débarqua de reîtres et de braves sur la côte d'Eldorado, plus il en fut exterminé.

L'esclavage ni la fraternité n'étaient encore inventés à cette époque. La traite des nègres, cette création humanitaire de l'évêque Las Casas, est postérieure. Nos émigrants, en quête de grande aventure et de fortune rapide, ne songeaient nullement à traiter les Indiens en esclaves et encore moins en égaux : ils ne pouvaient les traiter qu'en ennemis.

De l'année 1500 à la fin du seizième siècle, l'Eldorado amena en Guyane des milliers de visiteurs : ce qui n'enrichit pas l'Europe d'une guinée, ni la Guyane d'un colon.

Deuxième époque : Colonisation féodale.

La seconde époque est celle des seigneurs ruinés, capitaines d'aventure, riches d'audace, légers de science, de scrupules et d'argent. Les colons sont des condottieri, des soudards fatigués des champs de bataille, couverts de cicatrices et d'arquebuses, qui se conduisent avec les Galibis comme avec les Impériaux. Trop habitués à la poudre, ces héros ne soupçonnent même pas l'utilité de la hache et de la charrue dans le pays nouveau où ils promènent leur morgue et leur cuirasse. Quand on a longtemps servi le roi ou la patrie, ce n'est pas pour travailler qu'on s'en va sous l'Équateur. Les seigneurs de l'entreprise seront comtes et barons ; les soldats, gentilshommes ayant fiefs ; pour les manants, on n'aura qu'à se baisser pour en prendre : ce seront les Indiens.

Le premier de ces capitaines porte un nom d'opéra-comique : c'est Adalbert de la Ravardière, gentilhomme pauvre, mais illustre et de la plus pure Gascogne. Le bon roi Henri IV l'ayant chargé d'aller visiter la France équinoxiale, pour voir s'il était possible d'y établir une colonie,

le cadet détala de son castel, et, après avoir promené en Guyane son coup d'œil scrutateur, revint et fut affirmatif avec tout l'aplomb qui caractérise ses compatriotes. La Ravardière obtint ainsi la direction de la première colonie à installer en Guyane.

Le futur seigneur suzerain de la France équinoxiale s'établit à la montagne des Tigres, dans l'île appelée depuis île de Cayenne. La petite colonie fut conduite militairement, ce qui ne lui fut peut-être pas très favorable. Toutefois, la position, sauf l'éloignement de la mer, était bien choisie. Du monticule on découvre l'île entière, aux alentours la terre est fertile, non loin de là des rivières se présentent dans tous les sens pour ouvrir l'intérieur. Malheureusement, au pied de la belle montagne vivait un chef caraïbe, le terrible Arrouaicary, avec qui les nouveaux venus ne surent pas vivre en bonne intelligence. Le cadet de Gascogne s'avisa de traiter en manant le guerrier sans blason, et un jour, — la chronologie ne nous fournit à ce sujet aucun renseignement précis, — tous les blancs furent massacrés. C'était à peu près en 1604. La montagne des Tigres est à 6 kilomètres de Cayenne; elle n'a plus ses Indiens, mais les Européens n'y sont pas encore arrivés. Elle n'a encore que ses forêts vierges, et deux ou trois abatis ornés chacun d'une bicoque.

L'aventure de la Ravardière était un début de triste augure, mais on ne se découragea pas. Vers 1610, eut lieu la prise de possession officielle de la Guyane par la France. L'espèce de colonisation cosmopolite de l'époque précédente ne se reverra plus. Il se produisit même à cette époque un fait très heureux : Sa Majesté se désintéresse d'une question aussi secondaire que celle de la colonisation, et laisse agir l'initiative privée, qui, toutefois, ne fera pas non plus preuve d'une bien grande habileté.

En 1626, des marchands rouennais envoyèrent sur les

bords de la rivière de Sinnamary une colonie de 26 hommes. Ces marchands avaient évidemment plus de chances de réussite que leurs prédécesseurs les colons à rapière. Malheureusement les Normands crurent indispensable de faire commander leurs 26 hommes par un état-major de sergents d'armes. Quelle était l'organisation intérieure de la petite colonie? Quelles furent ses destinées? L'histoire est muette. On voit seulement qu'en 1626 les mêmes commerçants normands envoyèrent sur les bords du Counamama une nouvelle colonie, sous la conduite de nouveaux sergents. Ces établissements en terre vierge, dans le voisinage d'Indiens pacifiques mais peu endurants, ces tentatives entachées dès le début du péché d'administration à outrance et d'organisation féodale, n'eurent qu'un succès médiocre. En 1630 et en 1633, les sergents demandent et obtiennent des renforts.

La France équinoxiale pouvait alors compter 200 colons européens, beaucoup plus qu'aujourd'hui. Qu'advint-il aux colons de la compagnie des marchands de Rouen? C'est le secret des forêts toujours vierges de Sinnamary et de Counamama. Sans doute, fatigués des sergents et de la discipline militaire, les colons normands revinrent dans leur ancienne patrie, ou périrent de misère, d'ennui, ou assassinés par les Indiens, dans leur nouvelle. Peu après l'expédition aux deux colonies du convoi d'émigrants de 1633, les deux postes ne figurent plus sur les cartes.

En 1634, établissement du capitaine Legrand dans l'île de Cayenne. On essaye des cultures sur la côte de Rémire. La colonie de Legrand obtint le privilège du commerce de l'Orénoque et de l'Amazone. La colonie languit.

C'est en 1635 que les Anglais firent leur première visite à notre Guyane. Ils s'y installèrent comme dans une maison abandonnée. Ils occupèrent l'île de Cayenne, et de là firent des excursions ayant pour but l'étude du pays. N'ayant

trouvé nulle part aucun travail préparatoire, ni routes, ni ponts, ni canaux, ni ports, ni défrichements, ni dessèchements, les visiteurs reprirent la mer, attendant flegmatiquement le jour où les premiers travaux d'aménagement seraient accomplis.

Combien de fois, mettant en pratique cette politique honnête qui a fait sa fortune, l'Angleterre a-t-elle envoyé voir si notre Guyane était de bonne prise? Mais, comme elle n'a jamais trouvé que des déserts, elle a toujours abandonné sa facile conquête après une rapide inspection. Les Français n'ayant pas encore blanchi les murs de l'édifice, les Anglais n'ont pas encore daigné s'y installer.

A cette époque, le territoire nominal de ce que l'on appelait déjà la France équinoxiale était immense. Cette colonie sur le papier comprenait la totalité de l'île de Guyane. Elle était bornée par l'Orénoque, la Cassiquiare, le Rio Negro, l'Amazone et la mer. Depuis, Anglais, Hollandais, Portugais, Espagnols, s'en sont adjugé sans gêne les plus belles parties, et pourtant la Guyane française actuelle est encore cinq cents fois trop vaste pour sa population.

En 1643, premier grand désastre. Une nouvelle compagnie rouennaise, jouissant du même privilège que la précédente, se forma sous le nom de Compagnie du Cap de Nord. Un sieur Poncet de Brétigny fut chargé de conduire le premier convoi, qui se composait de 300 hommes, ramassés de vagabonds et de truands, sans une seule femme.

Les émigrants étaient engagés pour trois ans. Les aventuriers d'Europe qui s'engageaient alors à trente-six mois de travail dans les colonies ne savaient guère ce qui les attendait. Une fois arrivé à destination, l'engagé était un esclave blanc plus maltraité que ne l'eût été l'esclave nègre, car le dernier était esclave à vie, et le premier pour trois ans seulement. Le maître nourrissait et logeait l'engagé,

mais il pouvait le céder pendant le cours de l'engagement. Le prix courant était de trente écus. Il lui assignait sa tâche, le récompensait, le châtiât, l'excédait de travail, le torturait selon son bon plaisir. Parfois il le faisait mourir sous les coups; mais un gentilhomme n'était pas à cette époque, et surtout aux colonies, inquiet pour si peu. L'engagé avait rêvé l'Eldorado : c'était le bâton, le fouet, la torture et la potence qu'il rencontrait.

Poncet aborda dans l'île alors déserte où s'éleva depuis Cayenne. Il y rencontra deux ou trois êtres à peu près nus, mourant de faim, parlant la langue des Galibis, dont ils avaient pris les mœurs. Ces malheureux lui demandèrent protection contre les Indiens qui les avaient réduits en servitude.

Le gentilhomme reconnut en eux des compatriotes, restes misérables des premières expéditions. Ils étaient venus chercher des fiefs et étaient tombés en esclavage.

Poncet ne se laissa point impressionner par ce funeste présage. Il fit le tour de sa petite île, et, ayant découvert sur la côte nord-ouest un monticule d'une assez belle apparence, il en fit l'acquisition au chef indien Cépérou, qui y était établi. Désormais la montagne porta le nom de l'Indien. Cette acquisition était doublement habile. L'endroit était très bien choisi, et c'était de bonne diplomatie que de dépenser quelques bibelots pour se concilier l'amitié d'un chef indigène, plutôt que de le déposséder de vive force, ce que plus d'un capitaine à la place de Poncet n'aurait pas manqué de faire incontinent. Sur le mont Cépérou s'éleva un village qui fut appelé Cayenne, du nom d'un autre chef Indien.

Tout allait bien jusque-là. Malheureusement le sieur de Brétigny, qui avait commencé comme Titus, devait bientôt finir comme Néron.